

Lui, il vient de MiTa, Middle-Taown, la Ville du Milieu de l'Empire du Milieu, le centre du monde, en quelque sorte. C'est pour cela qu'*il* a insisté pour que *je* vienne le voir. Tous les chemins convergent à MiTa ; il serait absurde de s'en éloigner.

J'ai déjà travaillé à MiTa, bien sûr. Qui pourrait, à quarante ans bientôt, ne jamais avoir posé le pied sur MiTa ? Oui, j'en parle comme d'une planète hors système, mais MiTa est bel et bien située sur la Terre Bleue. Au milieu, cela va sans dire...

Je vais arrêter là ces sarcasmes, car il n'y a rien de pire que d'arriver à un rendez-vous dans une humeur ironique. Cela ne laisse pas à l'autre la plus infime chance de vous plaire. Pour peu qu'il en ait eu une avant.

Les bouquets d'herbes fines tressaillent sur leurs rayons de verre ; notre train ralentit. Je tends le cou : au-dessus de la cloque vitrée de notre wagon, les multiples passerelles translucides qui relient PaTaMi à MiTaMi, le quartier central. Nous arrivons au cœur du cœur du cœur ; cela mérite bien un sursaut craintif. Il est derrière nous, le district des médecins, avec ses longues allées carrelées et ses panneaux clignotants. Je ne peux réprimer un frisson aseptisé, chaque fois que j'y passe. Seules y poussent des plantes sans fleurs – sapins, bambous, fougères ou ginkgos. Les plates-bandes touffues clignotent aux ondulations lumineuses des enseignes de cabinets. Toutes choses bien considérées, je ne sais pas où je me sens le plus mal : à PaTaMi, où blancs et verts se marient pour donner une singulière impression de stérilité ? Ou à MiTaMi, centre des superlatifs, des égocentrismes et des mégalomanies ?

A l'intérieur du train, la lumière tourne à l'orangé. Certains passagers se lèvent lentement pour enfiler leurs par-dessus beige en microfibre. Je reste sceptique, le regard vissé à la vitre. Les parois de verre se dressent presque jusqu'à la voûte supérieure de MiTa. La ville fourmille, à tous les étages : où que se promène mon regard, il rencontre des rues, qui grouillent d'êtres affairés. Tout le monde suit sa direction, comme tendu vers son but ultime. Nous passons lentement sous le building doré de la Bourse, centre névralgique hyper sécurisé, dont personne ne peut s'approcher à proximité immédiate. Je me rappelle les paroles de Khyat, hier, dans le salon de discussion privé : « J'ai réservé une pièce dans un restaurant près de la Bourse », a-t-il annoncé en affichant sur l'écran son sourire triomphal. Je compte sur le filtre du virtuel pour avoir transmis mon enthousiasme, et pas mon hypocrisie...

MiTaMiCentralStation scintille en lettres géantes. Et dorées. C'est la gare de la Bourse, après tout. Mon portable indique la sortie que je dois emprunter. J'avance lentement, pour savourer mes derniers instants d'incertitude solitaire. Tout ce chemin pour une déception supplémentaire ? Je passe sous les lettres qui pendent au bout de leurs câbles de titane. Mon attention s'accroche à un détail foncé... Un employé ! Un technicien d'hygiène, suspendu au beau milieu de la gare du Milieu ; il purifie le nom doré, symbolique, légendaire. Peut-être vont-ils tourner un film, ce soir. Encore un. Éblouissement. Lueur blanche. Le soleil qui a traversé la voûte se heurte à une majuscule et percute le sol poli, juste devant moi. Je m'arrête un instant, hébétée. À quoi étais-je en train de penser ? Vide mental. « Plus vite au but – transports MitaMeta. » Un chariot à bagages glisse devant moi. Oui, MiTaMi étourdit tous les provinciaux.

Je m'engouffre dans le lift, avec une bouffée de passagers. Odeurs fraîches et sautillantes. Babillages sérieux. « Sortie principale : MiTaMi Bourse. Nous osons espérer que la montée vous a satisfaits. » La porte coulisse ; coulée d'êtres occupés sur la place du Centre. Je reste quelques instants immobile, au milieu de la foule, comme un rocher encombrant. Les yeux fixés sur la tour d'or, immense, démesurée, dont on n'aperçoit le sommet que la tête renversée. C'est toujours le même égarement, quand je débarque ici, comme l'enfant qui découvre, les yeux écarquillés, la ville de toutes les illustrations, de tous les films. Ma stupeur se résorbe, je repense à mon rendez-vous. Je n'ai pas songé à Khyat depuis que j'ai pris le train, ni depuis hier. Mon esprit vagabonde toujours vers d'autres idées. Clin d'œil clinquant de mon portable : « Deuxième niveau, première passerelle à gauche. Je t'attends avec impatience, mon chou. » Sursaut de répulsion. Je n'aime pas sa manière d'écrire des messages.

Trente mètres. Vingt mètres. Dix mètres. Il est debout, dans son costume argenté ; il me fixe, la mine rayonnante. Il ne fait pas un pas. Je ralentis, mon cœur s'affole. De nouveau adolescente ? Mais non, mais c'est un jour formidable, c'est un homme hors du commun, passionné par les lettres, comme moi, je vais enfin partager ma manie d'écrire avec un connaisseur, et puis c'est le début d'une vraie carrière... Je stoppe trop près de lui, à une main de son visage, étonnée d'être arrivée si vite. Je retiens mon souffle ; une brise ondoie entre nous deux. « RestoMi – la gastronomie des courtiers. » Son visage encadré par la porte encadrée d'orchidées. Ses paupières ne cillent pas. Ses pupilles brunes envahissent mon visage. Hein ! Je n'ai pas pu réprimer ce soubresaut quand il a saisi mes mains. « Merci d'être venue, Ivy. Je suis persuadé que nous allons nous entendre à merveille. » Puis plus rien. Il me fixe. Derrière lui, les fleurs violettes se fondent dans l'embrasement de la porte ; tout devient brumeux. L'étourdissement, nouvelle sensation amoureuse ? Je remue les lèvres, mais je crois ne prononcer aucune phrase distincte. Lorsqu'il se tourne, pour me guider vers l'intérieur, mon nez se met à piquer, mes paupières frétilent. Une nouvelle aventure ?

« Rentre, Ivy, j'ai réservé une pièce pour nous deux, afin que nous puissions discuter tranquillement. » La serveuse nous accompagne avec son sourire ravissant ; les pans de sa jupe en fibres de canne s'entrechoquent au passage des portes. Peu de gens sont attablés ; le calme luxueux me confond encore plus. Livrée à des sentiments indistincts, je n'ai toujours pas pensé à Khyat, ni à comment lui plaire. Il va me trouver niaise, sentimentale, en un mot, fade. Si seulement je pouvais me ressaisir... Nous pénétrons enfin dans ce qui me semble être la dernière pièce, l'extrême centre du restaurant. La jeune femme disparaît. Deux autres serveurs nous attendent dans un silence respectueux, ils prennent nos vestes et quittent la pièce sans aucune expression sur le visage.

Un tableau au motif sinusoïdal. Les chaises étirent leurs courbes de part et d'autre de la table métallique à plusieurs plateaux. Un peu comme dans la série *The Middle*. Le repas est déjà servi. Khyat m'indique ma place. Je me décide à le regarder dans les yeux ; cela dénote une certaine attirance, paraît-il. « Comme tu as de la chance, tu es impressionnée » : je récite ces mots comme une litanie. « Je me suis laissé dire que cet émincé de tofu était le plus réputé de la capitale. C'est pour cela que je l'ai fait servir sans rien te demander. Il fallait bien marquer l'occasion. » Mon merci balbutié ne dérange pas son discours ; il avait apparemment prévu de parler. « Ivy, je préfère être direct. Je t'ai fait venir ici parce que je crois en toi. Je t'ai remarquée lors de cette soirée littéraire en province, à HeTa, où tu avais présenté ton projet d'écriture d'un roman policier. J'ai été fasciné... » Je plisse les lèvres pour le contredire, mais d'un mouvement de main, il m'empêche de protester. « Dès cet instant, j'ai

su que tu étais la femme qu'il me fallait. – Mais je t'en prie, commence à manger, tu dois être affamée après ton long périple... » Il flattait la qualité qui, intimement, me tenait le plus à cœur. Lui, il était l'espoir éditorial, le lien avec le marché du livre, avec les publicitaires, avec les masses. Il me promettait un succès planétaire, la richesse avec lui. De temps à autre, il glissait une galanterie dans son monologue d'affaires. Il me trouvait tellement attirante. Nous allions nous partenariser, prospérer, fonder un empire...

Ma bouche s'engourdit. Le couvert me glisse encore les doigts et ricoche sur l'assiette. J'essaie de dire pardon, mais le mot ne monte pas à mes lèvres. Il se lève, devant moi, colossal. Je recule dans ma chaise ; mes cuisses ripent sur le métal glacé. Une larme de sueur naît sur mon front et s'écrase dans ma main. Autour de lui, tout danse. Les courbes du tableau tourbillonnent ; les parois grises veulent m'agripper. Petite fille fiévreuse, je me recroqueville, alors que grandit devant moi sa silhouette monstrueuse. « Ivy, tu es la femme qu'il me fallait. »

\*\*\*\*\*

Hum, la nuit a été longue et délicieuse. C'est la première pensée consciente qui me vient, au réveil. Un long bâillement me décontracte ; je m'assieds dans mon lit en m'étirant. Les draps sont légers, comme si je les avais lavés hier ; pourtant, il me semblait que je devais les changer... Ils respirent la violette. C'est formidable, j'ai l'impression de me lever en plein printemps, même si dehors, la ville palpite, pleine de bruits, pleine de monde. Je pose mes pieds encore endormis sur la moquette mousseuse. Quelle belle matinée ! Il m'arrive si rarement d'être vraiment réveillée, au saut du lit, sans un mal de tête hérité des soirées trop festives et sans les paupières gonflées par la demi-nuit de travail. Je suis détendue comme en vacances. D'ailleurs, ne suis-je pas en vacances ? Soudain, la piquêre d'un doute : suis-je vraiment en vacances ? Je fais coulisser le tiroir du bureau : où est mon agenda électronique ? Je bouscule une pile de livres virtuels. Un frisson. Demi-tour. Les rayons au-dessus de mon lit : la stature posée du bonsaï de buis, les couleurs bonbon des stylos transparents. Mon cœur résonne comme une cloche. Prise d'une inquiétude irraisonnée, je fouille parmi les vêtements bien pliés dans la niche de tissu au-dessus de mon lit. Pourquoi serait-il là ? Ma tunique de soie émeraude, mes collants noirs. Ah, j'avais prévu de sortir. Je n'en ai plus le souvenir. Ma veste noire oscille, pendue à la porte. Une poche gonflée. Eurêka ! Je plonge la main à l'intérieur du vêtement et en tire mon organizer *motus*. Aujourd'hui... Jeudi... Ah oui ! Jeudi... Congé... jusqu'à la fin de la semaine...

Soubresaut au coulisement de la porte. Le regard brillant de Khyat apparaît dans l'embrasure. « Tu es absolument ravissante, dans ta tenue nocturne, mon chou. Je t'ai surprise » ? Il pose ses lèvres dans mon cou ; un baiser glacé. Je ne réponds pas, je le regarde les yeux pleins d'interrogations. « Eh bien, tu te prépares ? Il est déjà 7 h, nous partons à la conférence dans une quarantaine de minutes ». Je hoche la tête, bien qu'interloquée. Bien, s'il le dit, alors, il faut le croire. « Tu as bien dormi ? Oui, tu as l'air fraîche et dispose ». Autre baiser dans le cou. « Je suis prêt, je t'attends dans la salle de repos ». La porte se referme.

Je secoue la tête ; ma frange s'agite devant mes yeux. La conférence ? Mais comment ai-je pu oublier ? Je m'accroupis un instant, la tête dans les mains. Comment ai-je pu oublier ? Mais quelle conférence ? J'ai trop dormi, ça doit être ça. Il n'est pas sain de trop rester au lit, même pendant les vacances. Je me relève d'une traite ; léger vertige, qui me donne

l'impression d'exister. Je reprends mon agenda dans la main : bon, je vais vérifier, et je me souviendrai tout de suite de quoi il s'agit. C'est une absence, ça peut arriver. J'ai un peu trop travaillé, ces derniers temps. Une pression de l'index sur les événements du jour : Conférence mondiale sur les genres littéraires – MiTa – 9 h 20 – Communiqué sur les mécanismes du roman policier. Je dois présenter un communiqué à la conférence mondiale sur les genres littéraires ? Ça tient du rêve... Oui, effectivement, c'était ces jours-ci. J'aurais tellement voulu y participer... Mais non, j'y participe ! Evidemment, je connais mon texte sur le bout des doigts ! Le roman policier, c'est mon genre de spécialité, la voie dans laquelle je voudrais – dans laquelle je vais percer. Sourire d'une seconde. J'aime bien avoir cette impression de vivre dans un rêve, le sentiment que ces événements merveilleux sont à la limite de la réalité. Je m'habille devant la cloison-miroir, ravie de mon apparence qui séduira sans aucun doute l'auditoire. À la limite de la réalité. Contraire au malaise qui m'a envahie au réveil, c'est une bouffée de satisfaction qui monte en moi maintenant : je suis ivre de fierté. Oui, c'est cela, ivre ; aucune appréhension avant cette conférence mondiale, plutôt une assurance folle, qui me monte à la tête ; je m'aime, je...

« Ivy chérie ? Tu es splendide, tu es parfaite » ! Le reflet de Khyat se heurte à la glace. Je sens mon sourire et mon bonheur flétrir en un instant. Mais pourquoi ? « Ne reste pas trop longtemps à te contempler, ma fleur, tu risquerais de te faner » ! La silhouette s'approche de moi, pénètre plus avant dans ma chambre. Et sur un ton piquant : « Oh ! ma fleur a perdu son joli sourire » ! Mes lèvres se tendent de nouveau, comme sur commande. Parce que c'est lui qui me donne accès au monde des élites littéraires. C'est mon éditeur, c'est mon amant ; je rayonne du bonheur qu'il m'a donné. Son bras passe autour de ma taille ; son bras se ferme sur ma taille comme un étau. Un éclair de dégoût me traverse ; mon sourire gèle. Je sens toute sa force, toute sa volonté. Et moi, je deviens froide comme la soie, froide comme le miroir abandonné.

Nous sortons de la chambre crème. Je dois réprimer un cri. Je m'arrête, même s'il me tire en avant. Sidération. Je ne suis pas dans mon appartement. Le regard perdu dans la salle de repos trop rouge, trop sombre. Je ne suis pas chez moi. Et ma chambre ? Je me retourne, le panneau est fermé. Il secoue mon corps, inutilement ; je reste là, frappée par une lueur de conscience. « Tu es la femme qu'il me fallait ». Je me souviens. Le restaurant. L'oubli. J'ose une question insensée : « Mais où sommes-nous » ? Question qui ne semble ni surprendre ni inquiéter Khyat : « Mais nous sommes chez nous, dans notre appartement de MiTa ». Le rendez-vous. L'émincé de tofu. Et moi subjuguée. Prisonnière. Je reste là, raide de frayeur.

Puis Khyat me pousse vers la porte ; nous partons dans la lumière automnale, sous la voûte protectrice de MiTa. Notre couple va créer l'événement à la conférence : jamais on n'aura vu pareille association de talents. Notre véhicule se glisse le long de la rue, sa forme oblongue déformée dans les parois de verre des villas. Il stoppe devant nous. Voiture de prestige pour une carrière d'exception. Quand Khyat m'invite à monter la première, je sais déjà que je lui appartiens. Il ferme la portière en silence et s'installe aux commandes avec un air de nouveau riche rassasié.

\*\*\*\*\*

Les villas les plus fantasques filent des deux côtés de la route. Pyramides vitrées, puits de béton où la lumière ne pénètre que par le toit, jardins en attique... Les architectes de MiTa ont fait de notre quartier, de *ce* quartier, leur laboratoire d'étude, semble-t-il. Ou est-ce la richesse et la célébrité des résidents qui leur a soufflé ces formes fabuleuses ? Jardins à feuilles rouges, piscines suspendues, haies de cactus... L'imagination des paysagistes aussi dépasse les limites de la nature. La seule loi d'urbanisme qui y règne doit être l'hétéroclisme. Encore quelques maisons de sportifs, de politiques et de publicitaires, et les baobabs qui marquent l'entrée s'enfuient dans le rétroviseur, symbole de la démesure de cette zone résidentielle. Les nouvelles lassantes de TeLeMi bourdonnent dans l'habitacle feutré. Khyat arbore un air de satisfaction repue. Un avant-goût de son triomphe éditorial d'aujourd'hui. Un triomphe auquel *je* vais le porter. Parce que *je* lui appartiens.

Depuis la bulle transparente du véhicule, je vois les avenues rectilignes, totalement dépourvues de fantaisie, de la zone commerciale. Contraste choquant des courbes luxuriantes de notre quartier avec les largeurs géométriques de ChoPy. Suite interminable de centres d'achat au milieu du paysage désertique. Au-dessus de cet espace sableux se rassemble une masse nuageuse torturée. Je pense à quel point mon esprit est écartelé entre la haine et l'excitation. Haine de cet homme qui a pris possession de ma vie et veut m'emmener contre mon gré au-delà de mes rêves. Excitation de la starlette désespérée à qui on offre son premier vrai rôle. Notre voiture glisse à toute allure dans cette artère surchargée qui mène en plein cœur de MiTa. Je me retourne : les cumulonimbus de tout à l'heure se sont regroupés en une tour vertigineuse. On dirait que cette construction céleste est prête à s'abattre à tout instant sur le sud de la ville du milieu. Khyat me tape sur le genou pour réclamer mon attention. Il a monté le volume de la chaîne. « Un phénomène météorologique soudain nous est signalé par l'organisation MeTeMi : des masses nuageuses verticales turbulentes sont apparues au-dessus de ChoPy. Les services de sécurité de MeTeMi nous demandent de transmettre un bulletin d'alerte de tornade à la population de ChoPy. Les mesures de sécurité niveau D sont à suivre. Cet événement nous rappelle combien notre ville est livrée aux aléas des changements climatiques qui affectent notre atmosphère externe depuis une dizaine d'années... »

Je crois que Khyat blêmit sous son masque d'impassibilité. Il passe à la vitesse supérieure. Je sens qu'il est en position de faiblesse. Je sens une faille s'ouvrir dans son autorité tutélaire. Une faille par laquelle je peux fuir. Je regarde en arrière avec calme, feignant d'être inquiétée par l'approche de la tornade. Une issue ? Il serait vain de tenter une sortie avant l'arrêt du véhicule. De toute façon, il n'a sur moi qu'une emprise mentale. Le ciel prend des couleurs de cendre et de flammes – 240 km/h – nous nous éloignons du phénomène météorologique. De temps en temps, un oiseau s'écrase sur le pare-brise. La rancœur bouillonne dans mes entrailles. La distance ne servirait à rien. Je ne veux pas m'échapper comme une proie, je veux l'affronter. Je ne jouerai pas le rôle qu'il m'a attribué, c'est là que commencera mon combat.

Khyat diminue la vitesse du véhicule ; le paysage n'est plus une série de formes qui se heurtent aux vitres. Nous pénétrons dans les boulevards plus étroits du Centre. Les lignes sont plus incurvées, les façades, plus vives, les arbustes, plus hauts. Les habitants de ce quartier plus populaire se déplacent même à pied, ils traversent avec une nonchalance reposante les passerelles au-dessus de notre axe routier. Le pastel calme des maisons apaise mon désir de révolte. Une image de la conférence est projetée dans mon esprit, si véridique que je crois me voir sur le podium. Je suis emplie par un sentiment de jubilation. Je perçois l'admiration pulsatile du public, dont le souffle s'oriente selon mes pauses et ma gestuelle. Rétrospective historique du roman policier. Les battements de mon cœur accélèrent ; je me laisse caresser

par le silence subjugué de l'auditoire. Quelle sensation époustouflante ! Il faut absolument que je participe à cette conférence. Je me débarrasserai de la mainmise de Khyat une fois que j'aurai moi-même accédé à ce délicieux pouvoir. Je me détends dans mon siège ; j'allonge mes jambes après m'être déchaussée. Derrière la glace, les palmiers se chassent les uns les autres à une rapidité enivrante. Nous atteignons le viaduc sur le fleuve TshiMan, qui cerce MiTaMi. Je tourne vers Khyat un large sourire reconnaissant.

\*\*\*\*\*

Nous descendons de voiture devant le céléberrissime hall LiTaOA. Le véhicule est autoguidé vers les cases de garage. C'est avant tout un frisson voluptueux qui me parcourt : je vais non seulement pénétrer pour la première fois dans la salle réservée aux célébrités et aux élites de la planète, mais je vais y tenir moi-même un discours qui sera directement transmis sur la plus grande chaîne culturelle de la Terre. Pas même la gorge serrée. Je repasse en revue mon analyse de quelques grands auteurs de policier. Nous avançons fiers et confiants sur les larges marches de marbre, entre les jets d'eau discrets, comme dans un bois aquatique. Le soleil matinal pétille sur les têtes des jets. Ce doit être la seule place arrosée de lumière directe à MiTaMi. Autour de la place du hall, les silhouettes géantes des immeubles centraux. Aujourd'hui, la verrière se fond presque avec le ciel ; on oublierait qu'on vit dans une atmosphère artificielle. LiTaOA est un véritable palais de verre dont l'image réelle saisit mille fois plus que la transmission télévisuelle. Khyat marche avec l'indifférence des grands qui ne savent plus s'ébahir. L'arrivée à LiTaOA est devenu pour lui une vulgaire routine. Déception, alors que j'avance, envahie par le bonheur d'une jeune fille qu'on fait princesse.

Bourdonnement du public qui s'engouffre par les innombrables entrées du hall. Nous nous glissons dans les coulisses, aux côtés des poètes et des publicitaires appelés à intervenir en première partie de la conférence. La fierté grimpe en moi, monte à ma poitrine et éclate sur mes joues. C'est un plaisir presque physique, d'être là, coude à coude avec les stars de la littérature. Un frisson-éclair parcourt mes jambes. Je tiens la main de Khyat, mon éditeur, mon amour, mon orgueil. Si l'on ne savait pas qui j'étais, on saura à présent que je suis sa partenaire. Je tiens le menton haut ; ébauche de sourire. Je tourne mon visage vers toutes les figures connues qui hantent l'arrière de la scène. Certains me regardent, surpris ; d'autres s'arrêtent, ravis de voir une nouvelle figure dans le cercle électif de LiTaOA. Depuis ici, je vois les reflets pastel des projecteurs sur les panneaux de la scène. Lumière ondulante qui sourd dans le noir des coulisses. Impression ensorcelante d'être le centre de l'événement. D'être au seuil de la célébrité. Cette construction de glace est un lieu de métamorphose : on y rentre sans nom et l'on en sort couvert de gloire. Comble de l'excitation. Je presse la main de Khyat. Il plonge ses pupilles dans les miennes en articulant : « Je te fais confiance ».

C'est mon heure. Une curieuse sérénité s'empare de moi. Tout mon corps est tendu vers le succès. Il suffit de me donner le départ, et tout le mécanisme se déroulera. On prononce mon nom. Je réponds à un appel profond. Je me détache de l'ombre pour apparaître sous les projecteurs et les applaudissements aveugles. La scène n'est pas trop lumineuse, baignée de teintes dorées, automnales. Dans le coin de l'œil, j'aperçois le titre de mon communiqué affiché en lettres gigantesques au fond de la scène. Je prends mon temps. Je savoure cet instant unique, pas à pas. Les élites de MiTa, réduites à un champ de têtes non reconnaissables. C'est sur moi que convergent tous les regards. Toutes les tribunes crépitent

d'un seul et même tonnerre d'ovations. Jouissance mégalomane. Il n'y a plus que moi, au cœur de ce palais en verre aux angles de diamant.

Je ne suis pas encore arrivée au pupitre, m'adonnant avec délice à cet instant de gloire qui ne se répétera sans doute pas dans ma vie. Une figure vêtue avec sévérité se hisse sur la scène, dans l'angle droit, derrière les plantes d'apparat. Elle demande mon attention, elle fait voler en éclat mon rêve. Elle s'approche de moi, très près, trop près. D'accord. Oui. Je patiente pendant l'annonce d'une nouvelle brûlante. Je sors du champ d'attraction de l'auditoire, je retourne à mon quasi-anonymat, près des panneaux qui délimitent la scène. L'homme vole la place que je convoitais, l'espace de tous mes fantasmes, alors que je me range à la marge de l'intérêt public. Quelle est donc cette nouvelle qui me détrône ? « Cher public, nous nous permettons d'interrompre notre programme pour l'annonce d'une triste nouvelle. Une dépêche du gouvernement central de MiTa vient de nous parvenir. Un phénomène météorologique d'une rare violence s'est abattu sur le quartier de ChoPy. Les services de MeTeMi ont diffusé une alerte sécurité de niveau D, mais l'aviation n'a pas pu être déployée à temps pour neutraliser cette tornade. Nous vous rappelons que le quartier de ChoPy n'est pas protégé par une voûte de verre, comme les autres zones de la ville. Les dommages s'élèvent à des milliards de MiMo. Nous allons observer une minute de silence pour les propriétaires des entreprises sinistrées. »

Successivement, j'écarquille les doigts, puis je serre les poings. Un frisson de fureur descend le long de ma colonne vertébrale. J'en veux à ce désastre, j'en veux au présentateur, j'en veux à Khyat. On s'affaire, dans les coulisses. J'imagine sa panique, lui qui a des actions dans des sociétés éditoriales basées à ChoPy. Ils ont ruiné ma présentation ; je ruinerai leur carrière. Ils m'ont volé les seules minutes de délectations qu'on m'avait allouées. Et Khyat a volé mon talent, il a volé ma liberté. Je perçois de nouveau une fissure dans son autorité. Je m'y faufile. Coup d'œil furtif vers la salle ; il s'est assis au premier rang pour assister de près à ma performance, pour me guider. Les jambes croisées pour calmer son angoisse. Mais il est trop tendu, il n'a plus de pouvoir sur moi.

L'homme clôt son intervention sur une allusion générale aux changements climatiques qui bouleversent la vie de notre planète depuis une dizaine d'années. Je m'avance de nouveau vers le pupitre, avec moins de brio, cette fois. Mais en moi, la force, et la certitude de m'extirper de son emprise. Test du micro. Le regard insistant de Khyat qui veut imposer son ascendant sur moi. Je hoche la tête, hypocrite. Puis je tourne un visage radieux vers l'auditoire, des milliers de personnes célèbres réduites à l'anonymat devant moi.

« Cher public, je vous remercie d'être venus aussi nombreux partager notre passion commune : la littérature. Vous n'êtes pas sans savoir que mon genre de prédilection, c'est le policier, le policier décliné dans toutes ces formes. Le programme vous l'annonce. On vous prévient aussi que je vais vous livrer tous les secrets de l'intrigue policière. Peut-être vous attendez-vous à un exposé théorique des mécanismes littéraires de ce genre fascinant. Eh bien, vous avez tort ! Je profite de ce cadre prestigieux pour m'adonner avec vous à un exercice d'un genre nouveau. Je vais construire pour vous, maintenant, un récit policier qui contient toutes les ficelles du métier. » Chuchotements interrogateurs dans le hall. Je dévoile ma première carte.

« Bien sûr, tout commence par une histoire d'amour. Les hasards de la vie font qu'ils se sont retrouvés seuls. Ils se croisent sur le web un après-midi laborieux... Tout de suite, ils sont fascinés par l'autre. Ils évoluent tous les deux dans le milieu des lettres. Il veut l'aimer et l'engager ; elle veut l'aimer et se faire connaître. Ils se donnent rendez-vous... »

Khyat n'est jamais très loin de mon champ de vision. On le sent glisser dans son fauteuil en cuir crémeux. Des murmures d'incompréhension parcourent l'audience. Je n'ai pas encore révélé tout mon jeu.

« Le même jour, une femme disparaît dans un restaurant de MiTaMi. Elle n'a plus de famille, pas de vrais amis. On s'inquiète peu, on bâcle l'enquête. Mais un inspecteur de police fait son apparition et pose enfin la vraie question : à qui pourrait bien profiter ce rapt ? Une jeune femme qui cherche à faire connaître son écriture se volatilise. A qui peut bien profiter cet enlèvement ? A une société éditoriale boulimique de profits, bien évidemment. A la société... »

Quand il entend prononcer le nom de sa compagnie, Khyat est au comble de l'agitation. Il ne maîtrise plus la cadence de sa respiration. Il devient rouge, fait mine de se lever, change de position, se passe la main sur le visage. Les regards commencent à se tourner vers lui ; il est connu, ici ; il est à la tête d'un empire éditorial. Tapis !

« Je vous le donne en mille, cher public. Cette maison à la réputation planétaire kidnappe de jeunes écrivains, les aliène, puis les fait travailler pour elle. LiTaCie n'est pas une maison d'édition – c'est une maison de passe ! LiTaCie prostitue de jeunes talents ! »

Inutile de terminer par une pirouette narrative... La foule indignée se meut, elle se réveille. Khyat tente une dernière fois d'attraper mon regard vindicatif. On dirait qu'il a crevé, que toute force s'est échappée de lui. La seule chose que je lis dans ses yeux, quand on le saisit, c'est un profond abattement.